

IGNACE LEGRAND

RÉNAISSANCE

RAPHAËLA

EMMANUELLE

nrf

Huitième Édition

GALLIMARD





RAPHAËLA
EMMANUELLE

DU MÊME AUTEUR

LE DISCIPLE DU FEU (*Fasquelle*).

LA PATRIE INTÉRIEURE (*N. R. F.*).

A SA LUMIÈRE (*N. R. F.*).

Renaissance

RENÉ INVERNESSE (*N. R. F.*).

IGNACE LEGRAND

RENAISSANCE

RAPHAËLA
EMMANUELLE

nrf

Quatrième Édition

GALLIMARD

Paris — 43, rue de Beaune

Il a été tiré de cet ouvrage :

Vingt exemplaires sur Japon impérial
numérotés de 1 à 20;

Cinq exemplaires sur Japon super nacré
numérotés de I à V,
pour la Librairie des Champs-Élysées;

Quarante exemplaires sur Hollande Van Gelder
numérotés de 21 à 60;

Cinq cents exemplaires sur alfa Outhenin-Chalandre
numérotés de 61 à 560,
constituant l'édition originale.

*Copyright by Éditions Émile-Paul frères,
Tous droits réservés en tous pays, 1932.*

RENAISSANCE

DEUXIÈME PARTIE

I

Raphaëla Emmanuelle de Sanvilly entr'ouvrit les paupières et ne les referma plus. Son corps était sans force et sans poids ; sa gorge, sèche ; sa tête, chaude, molle et lourde comme une éponge mouillée au soleil. (Du moins, ce fut cette comparaison qui se présenta à son esprit.) Depuis une huitaine de jours, elle ne dormait presque plus ; ses nuits n'étaient qu'une succession de petits sommeils fiévreux, à chaque instant interrompus ; et, sans doute, avant de se réveiller épuisée, s'était-elle démesurément emplie de la ténébreuse et paralysante substance de quelque grand rêve affreux... Cependant, à travers son accablement, cette immense fatigue que laisse en nous un rêve trop lourd, point digéré encore, elle avait l'impression d'être habitée par une présence heureuse — un minuscule germe de bonheur.

Avec beaucoup de peine elle étendit le bras gauche, d'une main qui n'était point encore entièrement à elle, chercha le cordon de la lampe sur la table de chevet, puis le commutateur, dans la tranquille lumière aussitôt répandue, aperçut la couverture blanche à liserés verts de son roman *Duvel* ; et, tout à fait réveillée, comme chaque matin depuis huit jours, elle revit en pensée M. Péquignot et M^{lle} Diplaris, elle revécut les bouleversantes minutes...

— Dès que je serai en possession des « grands papiers »,

lui avait dit M. Péquignot, je vous demanderai d'en signer trois ou quatre pour ces écrivains amis de la maison. C'est indispensable pour vous faire connaître. Ainsi je compte en donner un à René Invernesse. Il aimera certainement beaucoup votre livre. De plus, sa femme fait partie du jury Fémina...

— Oh ! non, je ne veux pas ... A qui vous voudrez, mais pas à lui !

Et M^{lle} Diplaris, qui était présente, avait paru encore plus étonnée que M. Péquignot, presque scandalisée.

— Je vous assure que vous avez grand tort ! L'année dernière, avant les vacances, il venait presque chaque semaine à la librairie, et je sais que sa femme a beaucoup d'influence !...

Et la conversation en était restée là. M. Péquignot et M^{lle} Diplaris n'avaient pas osé insister. Mais elle avait compris qu'ils ne tiendraient aucun compte de son refus. M. Péquignot avait mis sa pipe à la bouche d'un air un peu gêné et M^{lle} Diplaris, rougissante, avait souri...

— Au revoir ! Et surtout ne restez pas trop longtemps sans venir à la librairie...

Mais elle n'y était plus allée.

« Ah ! ce livre ! toujours ce maudit livre ! », pensa Raphaëla avec désespoir, et elle se pencha encore. Les aiguilles de sa petite pendule de voyage, très rapprochées, ressemblaient aux pattes d'une grosse guêpe qui s'enfonce dans un trou.

Sept heures moins vingt.

Alors Raphaëla reprit sagement sa place au milieu de son lit, qui était bas et en bois noirci, comme la table. C'était l'heure à laquelle elle se réveillait régulièrement depuis qu'elle ne pouvait plus s'empêcher de penser sans cesse à René Invernesse et à Claudia... Et c'était bien trop tôt, Gertrude, la bonne à tout faire — son « ourson », comme elle l'appelait — ne commençant jamais son service avant huit heures.

Et, aussitôt, Raphaëla fut surprise par tout ce qu'elle apercevait et sentait en elle. Elle ne s'était pas trompée...

Un rêve l'habitait ; et même, lui semblait-il, un de ces rêves comme elle aimait tant à en faire : tout agités d'affleurements divins et qui demeuraient ensuite dans son souvenir — si

verts, si tendres, — parce que la réalité ne venait jamais les modifier et les ternir; un de ces rêves où elle rassemblait si bien tous les coins bleus de son âme, tous ces bonheurs, toutes ces tendresses qui dormaient en elle et ne servaient plus à rien.

C'était dans un pays sans nom, qui sentait la framboise, la capucine et l'absinthe... Les murs étaient en pierres sèches et grises, avec de la mousse; le ciel se désintéressait complètement de la terre; les arbres avaient un air de parents pauvres, peu de feuilles et beaucoup de branches, et le vent courait libre sur des cales de nuages...

Elle avait quitté la maison de ses parents, chemin de Malagnou, dans la banlieue de Genève. Elle s'en allait...

Huit ou dix ans, un béret de marin, le manteau à trois collets que ses parents l'obligeaient à porter, une valise aussi légère qu'un carton à chapeau qui n'aurait plus contenu que du papier de soie.

Elle avait buté sur un gros caillou; la douleur s'était étendue jusqu'à son ventre; elle avait dû se coucher sur la crête d'un petit mur en ruines. La douleur avait disparu; une brise mutine chatouillait ses cuisses nues; elle regardait le ciel; son cœur neuf attendait tout. Et, soudain, immense oiseau de feu, le ciel était tombé!... Il l'avait étourdie comme d'un violent coup de bec, écrasée, partout dominée, étouffée... Elle avait voulu se débattre, crier, s'enfuir... Elle s'était trouvée dans la cour d'un monastère, tout fleuri de fines colonnes blanches. Camille, son cher Camille, son mari, était là, dans sa robe de trappiste. Agenouillé devant un monticule de gazon — avec les débris d'une colonne... d'une croix?... — il construisait un petit moulin à vent. Souriant et amusé, il paraissait heureux et tout fier de son ouvrage. « Tu vois, je l'ai déjà terminé!... »

Un flot d'amour et de pitié gonfla le cœur de Raphaëla, et ses yeux se mouillèrent...

Puis tout avait disparu, la scène avait changé.

Elle était couchée sur une épaisse pelouse de gazon très vert, qui embaumait le printemps. Un ciel haut, infiniment clair, flamboyait au-dessus de sa tête...

Elle n'était pas seule. Quelque chose de blanc — un long corps de jeune homme — se trouvait près d'elle. Elle était couchée entre deux hommes. Le second, c'était Camille, toujours en robe de trappiste...

Son teint était terreux, sa barbe point rasée; il avait l'immobilité d'un cadavre, paraissait avoir été oublié là. L'autre avait commencé à se rapprocher d'elle... Elle s'était tournée vers Camille, afin de rechercher sa protection et sa tendresse. « Il ne remarque donc rien?... » Et elle s'était aperçue que Camille tenait entre ses dents (des dents de vieillard mort, déchaussées, jaunes — oh! si longues!...) une vieille rose blanche, affreuse, très sale, comme on en voit parfois dans les ruisseaux des rues, au petit jour, après une fête nocturne... Elle avait voulu lui enlever des lèvres cette rose répugnante. — « Camille, que fais-tu? Jette vite cette rose! Tu ne vois donc pas que tu vas t'empoisonner!... — Va-t-en! Oublie-moi! », avait répondu faiblement Camille sans remuer, les yeux au ciel. Il avait presque pleuré. « Oublie-moi, te dis-je! » Alors, impatiente, elle s'était tournée vers l'autre, le jeune homme. Il avait paru trouver ce geste tout naturel, et il avait souri malicieusement. Il était brun, la peau fine, habillé comme un joueur de tennis. Et lui aussi tenait dans sa bouche la tige d'une rose. Mais celle-ci paraissait avoir été fraîchement coupée. Elle était rouge, d'un rouge ardent, tumultueux, bien trop vif, qui blessait presque la vue... Et, souriant, il s'était amusé à lui introduire tout doucement, très délicatement, la belle fleur odorante et pourpre dans le fond de l'oreille... Cependant, bien qu'elle trouvât dans ce fait — ce chatouillement — une sorte de détente, de plaisir extrême, elle s'était remise à regarder le ciel limpide, car il y a des choses qu'une femme délicate et fière ne doit pas avoir l'air de remarquer... Et elle avait senti que le jeune homme se rapprochait davantage, lui introduisait la tige de la rose encore plus profondément. Soudain elle avait eu la sensation de toucher aux limites de sa nature. Elle baignait dans ce qu'elle avait le plus aimé, depuis tout enfant, dans ce qu'il y a de plus beau, de plus bouleversant, de plus exquis dans la vie et dans le monde. Elle n'avait peut-être encore jamais éprouvé une sensation pareille : aussi forte, aussi exclu-

sive... Et le jeune homme lui avait dit : « J'étais un enfant alors, aussi ne me rendais-je pas compte que ce que je cherchais, dans la poétique beauté d'une femme, c'était un ardent besoin de ranimer en moi les sources les plus puissantes de la vie. »

Ces paroles lui avaient causé une joie énorme, étourdissante, presque surhumaine. Elle était devenue rouge des pieds à la tête, vaniteuse, orgueilleuse, folle; sa poitrine était demeurée sans battements. Elle avait regardé le jeune homme et leurs lèvres s'étaient invinciblement jointes. Puis elle n'avait plus vu qu'elle et lui sous le beau ciel bleu, si léger, presque transparent. Petite ombre confuse, et ayant chaud, n'arrivant point à concevoir l'immensité de son bonheur, marchant à ses côtés sur l'interminable plaine de gazon vert, encore jamais foulée, elle lui avait dit de sa voix la plus douce, la plus passionnément tendre, quand elle était attirée par un être : « O cher, si cher, tout cher, ayez confiance! Vous serez bientôt en état de grâce, et la beauté des choses et la plénitude des êtres seront en vous. » Puis très vite elle avait ajouté : « Adieu! Je vous aime beaucoup. Beaucoup. Vous êtes pour moi comme une poupée trop grande et trop belle que l'on regarde de loin et à laquelle on ne fait jamais de mal. » Et elle avait répété à plusieurs reprises en s'éloignant, le souffle coupé, dans une défaillance : « Adieu!... Adieu!... »

Raphaëla fut bouleversée. Elle n'eût pas su dire ce qu'elle ressentait.

C'était une découverte, une étrange et magnifique découverte, et une espèce de départ vers une vie nouvelle — de renaissance...

II

— Qu'est-ce que c'est? se dit-elle, en regardant en elle-même.

• • • • •
Mais c'était une femme intelligente, et d'esprit libre et prompt, habituée aux longues méditations solitaires. Elle se replongea bientôt dans son rêve.

— Le commencement, c'est moi petite fille... Le carton vide, c'est sans doute mon cartable d'écolière que je trouvais toujours si encombrant et si lourd, qui me déchirait le bras et l'épaule, et que j'aurais tant voulu pouvoir déposer sur une borne... Le pays, c'est celui de la plupart de mes rêves d'enfance. J'avais déjà cette âme songeuse, mélancolique, ardente et grave, vite blessée, si douloureuse. M'étendre comme un petit chat sur la crête brûlante de quelque vieux mur, ne plus regarder que le ciel! Ce début de mon rêve n'a fait que prolonger mes désolantes pensées au sujet de mon âme sans repos, si lourde à porter toujours, et que je voudrais tant, parfois, oublier, confier à des mains étrangères, afin de me réveiller ailleurs!

Raphaëla ne faisait plus aucun mouvement.

— La suite... les blanches colonnes du monastère... Camille agenouillé devant un tertre de gazon, s'amusant à construire un moulin à vent... Pauvre petit!... C'est bien ainsi que je me

le représente toujours dans mes rêves : gaiement absorbé dans une de ces besognes puérides auxquelles, jadis, il se plaisait à donner tous ses soins — ou bien le visage terriblement amaigri, exténué par la prière et la pénitence, mais reflétant une telle foi, une si complète soumission aux dures lois de son ordre!... « Va-t'en! Oublie-moi!... » Ce sont les paroles qu'il m'a semblé entendre sortir de ses lèvres exsangues, la dernière fois que je l'ai vu!...

... Et l'immense prairie verte, le ciel au-dessus de ma tête... eh bien, c'est le symbole de mon amour de la vie : ce goût passionné de bonheur qui sans cesse est en moi, si violent, si téméraire, parce que je suis toujours comme une voile qui ne peut partir, les vents n'étant pas favorables, les eaux étales, la vie plate! Mon pauvre cher Camille n'était plus là que pour la forme, comme un souvenir déjà lointain et usé. Je ne pouvais plus rien pour lui, et lui, non plus, ne pouvait plus rien pour moi. Et le jeune homme? se demanda-t-elle, le sang plus vif.

Tout à coup :

— C'est René! se dit-elle, le cœur envahi d'une pénétrante douceur. Oui, René Invernesse. Mais jeune encore... Tel que je l'ai admiré si souvent sur cette photographie que Claudia plaçait près de son lit, et que je n'ai pu m'empêcher d'embrasser, la première fois qu'elle me l'a montrée. « Comme il vous ressemble! » (Et c'est pourquoi, sans doute, dans mon rêve...) Et c'est René encore, tel que je l'ai dépeint dans mon roman, tantôt avec tout ce que Claudia m'avait appris de lui, tantôt avec tous mes souvenirs de Camille...

... Les roses : la blanche, toute flétrie, aux pétales jaunis, et la rouge, gonflée de vie, si ardente... c'est un souvenir encore... et un symbole. Claudia aimait tant les roses!...

... Et les paroles de René? « *J'étais un enfant alors, aussi ne me rendais-je pas compte que ce que je cherchais, dans la si poétique beauté d'une femme, c'était un ardent besoin de ranimer en moi les sources les plus puissantes de la vie.* »

Il lui fallut tout son esprit.

— Eh bien, ces paroles de René, dans mon rêve, sont en quelque sorte le reflet, l'écho de presque toutes mes pensées

pour lui quand, dans le feu de l'inspiration, j'écrivais *Duvel*... S'il avait continué à vivre auprès de Claudia, n'eût-il pas été plus heureux? Ne fût-il pas devenu un plus grand artiste? N'eût-il pas écrit ses livres avec encore plus de force, d'émotion et de profondeur?... « Vous voyez, je décris une jeune fille comme était votre sœur... un être de neige et de feu. C'est un peu de votre sœur et peut-être aussi un peu de vous-même que je vous rends! » Et ce sont des paroles semblables, que j'aurais tant aimé lui entendre me dire, et dire également à Claudia, avec qui je me suis tellement confondue dans toute l'ardeur de ma tendresse pour elle, et de mon besoin de la faire revivre aussi fidèlement que possible! Depuis que Claudia est morte... depuis que René écrit, je vis si souvent en pensée auprès de lui! Chose étrange, il me semble qu'il fait encore plus partie de ma vie que jadis!...

Le nez de Raphaëla s'amincit. Son regard prit une expression tendre, humble, presque extatique.

— *O cher, si cher, tout cher, ayez confiance! vous serez bientôt en état de grâce, et la beauté des choses et la plénitude des êtres seront en vous. Adieu! Je vous aime beaucoup. Beaucoup. Vous êtes pour moi comme une poupée trop grande et trop belle que l'on regarde de loin et à laquelle on ne fait jamais de mal.*

Raphaëla fut atterrée.

— Ah! ce sont tous mes tourments, tous mes remords, depuis que je suis sûre, absolument sûre, que M. Péquignot et M^{lle} Diplaris donneront *Duvel* à lire à René... Si mon livre, en lui rappelant trop vivement sa jeunesse et sa demi-sœur, lui apportait une peine cruelle! Moi qui crains tant de faire de la peine... Et qui avais promis à Claudia...

Raphaëla regarda en elle-même avec épouvante. Elle avait d'abord écrit son livre pour elle seule, afin de se sentir moins misérable, pour se replonger dans ce qu'elle avait le plus aimé dans sa vie : sa première enfance, certains instants de sa jeunesse, tant d'états d'âme qui lui étaient devenus de plus en plus chers, tant de souvenirs d'elle-même, de Camille et de Claudia. Pour prendre une revanche elle ne savait contre qui et contre quoi... Et puis parce que Claudia, un jour, lui avait dit : « Pourquoi n'écririez-vous pas?... J'aurais tant aimé

que mon frère se consacraît à la littérature!... Et je suis persuadée que vous pourriez faire un si beau roman d'amour! » Cependant son cousin germain Olivier de Sanvilly ne cessait de l'accabler de sa passion insensée... Alors, peu à peu, se rappelant combien Claudia avait aimé son demi-frère, elle avait commencé à entrevoir le sujet de *Duvet*... « Je me mêlerai à Claudia; je donnerai à mon héroïne son caractère et le mien. Je représenterai celle-ci comme une force amoureuse en marche, force complexe qui aura mille buts incertains... Je la montrerai telle que j'étais moi-même et telle que, sans doute, était Claudia : ivre, folle, triste, mendicante, audacieuse, secourable, brutale, infiniment misérable... Et, devant elle, je dresserai toute la faiblesse d'un homme. »

Donc, elle avait écrit ce livre pour elle, rien que pour elle. Puis, naturellement, son cousin avait voulu le lire — et tous ses ennuis avaient commencé.

— C'est un chef-d'œuvre!... Il faut absolument le faire imprimer!

Enfin, elle s'était décidée... Elle avait voulu tenter sa chance. Et, pendant près d'un an, tantôt pleine de confiance en elle-même, d'amour pour son livre, tantôt désespérée, elle avait connu toutes les humiliations cuisantes d'un écrivain qui débute. Chez trois éditeurs, on avait refusé son livre, et toujours pour les mêmes raisons : « C'est beaucoup trop long, et ça ne nous intéresse pas. »

Finalement, elle n'avait plus voulu en entendre parler.

— Ah! fais-en ce que tu veux, Olivier!

Et c'est ainsi que son cousin l'avait porté à la librairie de l'Étoile... Aussitôt M. Péquignot l'avait lu et, contrairement aux trois autres éditeurs, il avait manifesté un enthousiasme extrême.

— Si Pallanque, Baril et Meller vous l'ont refusé, lui avait-il dit, c'est qu'ils ne se sont même pas donnés la peine de le lire. D'ailleurs aucun éditeur, en ce moment, ne prendra un livre comme le vôtre, aussi long et sans action, d'une intrigue toute intérieure... Aussi, à votre place, je n'hésiterais pas. Pour me faire connaître, je ferais momentanément un gros sacrifice d'argent.

M. Péquignot, après de nombreux calculs, avait demandé trente mille francs pour l'impression du livre, son annonce dans les journaux, les frais de la diffusion.

Ces trente mille francs, lui avait-il dit, lui seraient à peu près certainement remboursés par la vente du livre, qui était appelé à un grand retentissement et, avec un peu de chance, pourrait fort bien obtenir un prix.

M. Péquignot était visiblement un très honnête homme, fort au courant de son métier, et qui ne manquait pas d'idées. Quelques années auparavant, il avait lancé une collection bon marché de romans policiers, dont le succès n'avait fait que grandir, et encore accru le renom de sa librairie en publiant des *Lettres* de Marcel Proust et une série de livres de luxe, signés des meilleurs auteurs contemporains. Il était évident qu'il était aussi désireux qu'elle du succès de *Duvel*, et ne mentait pas quand il lui disait que si cela n'eût dépendu que de lui (la librairie était montée en société anonyme) il eût volontiers pris à sa charge tous les frais de publication d'un roman de la qualité de *Duvel*. Sous son aspect un peu vulgaire, c'était un lettré judicieux, et un commerçant avisé, prudent et fin.

Mais, troublée par l'admiration de M. Péquignot, pressée par lui et son cousin, et par M^{lle} Diplaris qui avait trouvé, elle, que « *Duvel* était un livre ravissant », elle s'était décidée, non sans beaucoup d'hésitations, à prendre ces trente mille francs sur les deux cent cinquante mille francs — déjà bien entamés — que Claudia, quelques jours avant de mourir, avait absolument tenu à lui donner...

— Non!... Acceptez, ma chérie! Après, je serai beaucoup plus tranquille. Pensez à ce que vous deviendriez si vous vous trouviez tout à coup seule!

Or, Claudia s'était vu mourir. Elle avait eu une agonie atroce. Elle lui donnait des ordres, se débattait et pleurait.

— Non!... non!... Qu'il ne vienne pas!... Je veux reposer seule... Et vous, vous repartirez tout de suite pour la Suisse... Non!.. non!... Je ne veux pas que vous voyiez... que vous connaissiez mon frère. Cela amènerait trop de complications dans sa vie. Il pourrait avoir trop de chagrin et de remords! Je l'ai tellement aimé! Et lui...

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ŒUVRES D'
IGNACE LEGRAND

LA PATRIE INTÉRIEURE.. 15 fr.

★★

RENAISSANCE :

RENÉ INVERNESSE 15 fr.

RAPHAËLA EMMANUELLE 15 fr.

★★

A SA LUMIÈRE..... 15 fr.